

Marcel Moreau

Morale des
épïcèntres

suivi de quinze lettres
d'Anaïs Nin à l'auteur

DENOËL

Extrait de la publication

Morale des épicentres

DU MÊME AUTEUR

- Quintes*, Buchet-Chastel, 1963.
Bannière de bave, Gallimard, 1963.
La Terre infestée d'hommes, Buchet-Chastel, 1966.
Le Chant des paroxysmes, Buchet-Chastel, 1967.
Écrits du fond de l'amour, Buchet-Chastel, 1968.
Julie ou la Dissolution, Christian Bourgois, 1971 ;
rééd. J. Antoine (Bruxelles). Et Labor (Bruxelles), 2003.
La Pensée mongole, Christian Bourgois, 1972 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
L'Ivre Livre, Christian Bourgois, 1973.
Le Bord de mort, Christian Bourgois, 1974 ;
rééd. L'Éther vague, 2002.
Les Arts viscéraux, Christian Bourgois, 1975 ;
rééd. L'Éther vague, 1994.
Sacre de la femme, Christian Bourgois, 1997 ;
rééd. L'Éther vague, 1991.
Discours contre les entraves, Christian Bourgois, 1979.
À dos de Dieu, Luneau Ascot, 1980.
Moreaumachie, Buchet-Chastel, 1982.
Kamalalam, L'Âge d'homme, 1982.
Cahiers caniculaires, Lettres vives, 1982.
Saulitude (photos Christian Calmèjane), Accent, 1982.
Monstre, Luneau Ascot, 1986.
Le Grouilloucouillou, avec Roland Topor, Atelier Clot, 1987.
Treize portraits, textes pour Antonio Saura, Atelier Clot, 1987.
Amours à en mourir, Lettres vives, 1988.
Opéra Gouffre, La Pierre d'alun, 1988.
Mille voix rauques, Buchet-Chastel, 1989.
Neung Conscience fiction, L'Éther vague, 1990.
Grimoires et moires, avec Michel Liénard, Altamira, 1991.
Chants de la tombée des jours, Cadex Éditions.

Suite de la bibliographie en fin de volume

Marcel Moreau

Morale des
épicientres

suivi de quinze lettres
d'Anaïs Nin à l'auteur

DENOËL

www.denoel.fr

POUR LES LETTRES D'ANAÏS NIN

Pages 325, 329, 332, 342, 345, 347, 349, 351, 352, 355, 357, 359 :

© 2004, *Rupert Pole as trustee under the last Will and Testament of Anaïs Nin.*

Pages 327, 335, 337, 340 :

© 1980, *Rupert Pole as trustee under the last Will and Testament of Anaïs Nin*

© 1980, *préface de Gunther Stuhlmann.*

© 1982, 1983, *Editions Stock pour la présente traduction.*

© 2004, *by Éditions Denoël*

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

I

Antécédence

Je suis né bien. Je ne pouvais rêver mieux comme berceau : des terrils, des corons, la pauvreté, une mère viscérale, une sœur maternelle, un père rompu. Je parle sérieusement. Il y en a pour tous les goûts, dans la prédestination. Mon amour des mots a poussé dans ma conscience vacillante que j'avais tout contre moi, même moi, surtout moi. J'étais voué à l'humilité, ce souterrain où s'entassent les extrêmes, dans l'attente d'un vouloir. Et pas la lueur d'une raison pour m'inviter au calme, à la tempérance. Ma chance, c'est ça : la condition des « petits » plus une obscure démesure, insane. Une inculture dans tous ses états, dont l'état de siège. Avant l'apparition du Verbe, des ténèbres à perte de vue. Ce Verbe ne pouvait pas être, ne serait pas celui des Lumières. Mais avec lui, tout se mettrait à frémir, à brûler, à s'impatienter autrement que sous l'effet d'une malédiction, ou d'une tare. J'avais un bon chaos, sans généalogie connue, avide de s'en créer une. Certes, j'étais la proie d'instincts tantôt primaires, tantôt patibulaires. N'empêche, c'étaient les miens, ils devaient donc bien avoir un sens. Le tout était de savoir s'ils accepteraient d'apprendre le français. Ils l'ont appris, en érection. C'est

comme s'ils n'attendaient que ça : la parole, cette longue fée sonore, sorcière au toucher. Elle renâclait, la Dame, la Délicate? Alors, ils lui sautaient dessus, pour se l'approprier. Pour moi, c'était capital, une question de salut, ce choc entre une civilisation et mon désordre. Jusque-là, je m'étais senti médiocre, un foyer d'égarements, lieu de passage d'obscènes rafales, certaines bestiales, orientées au rut.

Je m'accusais d'un grand retard intellectuel. J'en concevais un remords, lancinant, n'ayant rien à voir avec le judéo-chrétien du même nom. Ne crachons pas sur cette forme de repentir. On *est* alors pécheur, non d'avoir fait le mal, mais d'avoir offensé l'Esprit. Cela s'expie aussi, plus longuement qu'un méfait, et parfois avec plus de rage. Dans ce cas, la seule rédemption possible, c'est la création. Si la mienne fut « possédée », c'est, pour une part non négligeable, *grâce* à ce tourment originel : la honte de manquer de précocité en tout, sauf dans le Désir. Je prenais mon déficit de facultés mentales pour une faute lourde, que je devrais payer, à tout prix : la faute de l'être inférieur. Ce souvenir entaché que je garde de ma jeunesse est ridicule en soi. Ma grossière erreur, c'était de tenir mes tremblements et ruptures du dedans pour des phénomènes purement charnels, dont la petitesse de mes pensées ne pouvait espérer se grandir. Louée soit la « grossière erreur ». En m'éprouvant imbécile, j'éprouvais en même temps le besoin de m'en punir. Je ne le pouvais que par la révolte, contre moi-même, en l'occurrence au moyen des mots. Pas n'importe quels mots. Ceux qui me perturberaient étant ceux que produirait, comme en un rachat, mon remords de ne pas jouir des privilèges de l'intelligence construite, ou

de la raison souveraine. C'était la voie ouverte au discours sensoriel. Mon noir inconscient se donnerait au texte, et le texte se donnerait à lui. J'étais promis à des secousses mémorables.

Elles eurent lieu. C'est ainsi que tout se mit à bruire, à émettre des signes, dans ma chair malade de ses secrets.

La Langue m'impressionnait, posée sur mes grouillements, descendant dans mes failles. En fait, je craignais qu'elle ne me détestât. Elle avait aimé Proust et Voltaire, comment aurait-elle pu aimer ma pétaudière, même lyrique?

La vérité, c'est que j'étais un fieffé timide, comme tous les forcenés à qui l'on a souvent répété : « Tu n'es rien », et finissent par le penser. Un jour, pourtant, j'ai cru que la Langue, pour s'être approchée trop près d'un de mes Désirs, en était tombée enceinte. C'est absurde, évidemment, mais en ce temps-là, je n'en étais pas à une ineptie près. La Langue, je la voyais grosse, moins de ce qu'il y avait en moi de bien, de convenable, que de ce qu'il y avait de mal, d'illicite. Je me rendis à l'évidence : j'allais naître une seconde fois. J'allais sortir, et pour longtemps de ce ventre-là. Son contenu, je n'osais l'imaginer. J'étais inquiet. Et si ce n'était qu'un écrivaillon en boule? Une pelote saignante de poétereau, à tête d'ornithorynque? On ne sait jamais, avec les noces de la syntaxe et du dérèglement...

Il y a de ces enfantements dont on se demande à quoi ils tiennent. Sont-ce des mises bas d'un instant, ou des parturitions à jamais? En tout cas, pendant des années, chaque matin, je me suis dit que la littérature me mettait au monde. Ma mère avait eu son nouveau-né. La littérature

aurait son pubère-né, son adulte-né, et jusqu'à son vieux-né. Il me reste peu de place pour me croire mort-né.

Rassurez-vous, mon propos n'est pas de conter ma vie. En 1972, à la suite d'un naufrage, où la Mort me serra dans ses vagues, mon émoi de rescapé m'incita à écrire une *Égo-biographie tordue*, sorte d'enquête sur la succession de spasmes qui me conduisirent de la lecture dévorante des autres au culot de faire œuvre personnelle. Parmi mes ouvrages publiés, avant le drame, l'un portait comme titre *La Terre infestée d'hommes*. Lorsque je me retrouvai dans l'eau, entouré de cadavres, je vis le bateau en flammes s'identifier à ce livre. Il en reproduisait la dévastation, la cruauté, l'horreur. Il me semblait *normal* qu'il se refermât sur moi, charnellement, j'étais rattrapé par mon texte. Il y avait coïncidence entre la vie extrême et l'extrême création. Cette pensée m'aida, durant les deux heures et demie que je barbotai dans l'Adriatique, à accepter la sanction. J'allais me fondre dans ma violence dite, y laisser ma peau. On n'écrit pas impunément.

Jusque-là, je ne m'étais guère intéressé à ma jeunesse. C'est l'importance qu'avaient prise les Mots, à tous les moments où je me crus perdu, en mer, qui m'y fit songer. Rentré chez moi, me saisit le besoin irrésistible de répondre à la question : « D'où vient ce Verbe, d'où vient ma passion verbale ? » Je rameutai tous mes souvenirs, rongés par l'amnésie. Je fis de gros efforts pour tirer de mon adolescence autre chose que mon autoportrait, vraisemblable ou exagéré, en exclu du savoir. Je repérais quelques charnières essentielles, des points de jonction entre le corps ivre de ses instincts et la force du langage. C'est évident : j'avais été

touché dans mes veines par une grâce sauvage et titubante ; écrire, danser sa dysharmonie, au bras d'un style.

L'autre jour, je suis tombé sur le mot « Antécédence ». Larousse : *GÉOGR. Caractère d'un cours d'eau maintenant son tracé malgré des déformations tectoniques.* Cette définition, à elle seule, ma destinée pourrait la faire sienne.

De déformations tectoniques je ne manque pas, tout biogéologue vous le dirait. Le « maintien du tracé », c'est une question de volonté, en dépit du bon sens. Il en fallait bien une pour franchir tous les obstacles qui me séparaient de mon identité. Un entêtement fumant à se rejoindre comme être complexe. À féconder, dans tous ses détails, sa luxuriance. À jouir ou se meurtrir de ses contradictions. Vraiment, je n'ai jamais réussi à vivre sans la morsure des passions. Les élans, les embrasements, c'eût pu être désastreux pour le « maintien du tracé ». Si je m'étais exercé à dominer mes excès, selon les lois bien connues du contrôle sanitaire de soi, le « tracé » eût été plus linéaire, et son maintien plus souverain. Mais les déformations tectoniques et la violence du cours ne l'ont pas voulu ainsi. Elles étaient plus intelligentes que je ne l'avais imaginé. Elles avaient, ces hérésies, leur *cohérence interne*. Je ne m'en aperçus que plus tard. Décidément, l'antécédence a du bon, ce n'est pas qu'un mot étrange, c'est une valeur à méditer.

La langue française est surprenante. Elle isole l'antécédent de l'antécédence. Le dictionnaire n'établit aucun lien de parenté entre l'un et l'autre. Donc, on peut avoir des antécédents sans avoir d'antécédence. Pour un esprit perspicace, c'est insatisfaisant. Tant pis. Je prendrai seul la res-

ponsabilité d'écrire que j'ai de bons et de mauvais antécédents, et que j'ai aussi une antécédence.

C'est l'objet de ce livre que d'en parler. N'étant guère doué ni pour les Mémoires ni pour l'autobiographie, j'ai aussi envie de parler d'autre chose. De me laisser aller à la divagation. Être *puissamment* anecdotique, voilà un projet qui me plaît, tout à coup. Convoquer des réponses au hasard des questions, les révoquer ensuite, dans l'expectative. Comme d'habitude descendre au plus profond, en quête d'une trouvaille fulgurante, dans le noir énigmatique. Lui donner des ailes, c'est-à-dire faire un progrès en psychologie. La connaissance de soi, ça se danse, de l'aube au crépuscule. Je me souviens de chevauchées très souterraines. J'étais mineur et cavalier. Fendre l'espace irrespirable d'abord, puis se sentir léger, d'un coup de rein du Verbe, un secret d'envolée, ou simplement d'ivresse. Je m'ébrouais dans un monde dur et sans Dieu, chiche en révélations. Je produisais, en autarcie, quelques lumières, souvent des étincelles, en frottant de mauvaises pensées contre de forts instincts. À ce jeu-là, il m'arriva de prophétiser qu'un jour, je serais un homme meilleur, délivré de ses pesanteurs, capable d'amour et autres offrandes.

Je ne voudrais pas qu'on se trompe sur le climat de ce livre, ni sur ses motivations. Comment une telle vie fut possible, comme se peut une telle survie, c'est ce qu'il semble prétendre dire à l'origine. Mais tout cela ne fut-il pas déjà écrit? Certes, on sait ce qu'il en est des dissipations de mystère. Elles lèvent des voiles là où il s'agit de soulever des dalles. J'ai aussi soulevé des dalles qui étaient des rocs, j'en ai même cassé, à coups de marteau. Sans grands résultats.

Toujours l'intelligible accroît l'insondable. Sauf chez les satisfaits-de-peu. Ce livre ne s'adresse pas aux satisfaits-de-peu, ni aux calculateurs-en-tout. C'est souvent les mêmes, clôturés du dedans, l'ayant voulu ainsi. Heureux...

Je dois des explications à ceux et celles qui, à me lire, ressentirent un trouble. Peut-être une onde de choc, un perturbant bienfait, fût-il passager. Je n'avais pourtant pas flatté, chez le lecteur potentiel, cette part de paresse qui revient à rechercher, dans un livre, ce qui le conforte dans son être. Je ne lui délivrais pas un message — si message il y avait — de tout repos. Je lui présentais un cas anormalement houleux, à travers le corps en émeute, de remise en question de soi, une façon différente de prendre la mesure réelle de ce que l'on est, au lieu de s'en tenir à la mesure fictive, imposée par les valeurs morales, humanistes ou religieuses. Il n'y avait pas de leçons d'espérance ni de bonheur dans mes écrits. Plutôt le son mille fois rauque des forces obscures, rattrapé par l'obsession d'en faire chanter l'âpre, difficile et parfois somptueuse vérité.

J'écrivais pour exister plus, et non selon ce que je savais de mes limites, et non selon ce que la raison limitative m'en enseignait. J'essayais tout simplement de me libérer de vieilles chaînes, et, en m'en libérant, de tenter ce pari fou de me conduire un jour, *le plus possible*, en esprit libre. Et ce, sans lui sacrifier une seule de mes passions, une seule des énergies constitutives de ma nature : les instincts, fussent-ils déséquilibrants. Ils étaient pardonnés de l'être, puisque, en même temps qu'ils me fournissaient du savoir, ils me dessinaient du destin. Ils me mettaient dans l'acuité de vivre ce que j'avais à vivre : mon écriture, mes amours, mes

douleurs, et jusqu'aux conséquences extrêmes de mon pessimisme, dont la fascination de la chute.

Je n'étais donc pas exemplaire. Et cependant, c'est sans doute la sincérité rageuse dont je faisais preuve pour ne pas l'être qui fut reçue par certains comme un trouble opportun, d'une étrange bonté vacillatoire. Il y avait en eux, dans leur espèce de recroquevillement sur soi, version classique de la sous-estimation de soi, comme une attente de mots déployés, voués à dilater plus qu'à offusquer. Des mots que l'on dirait envoyés à l'informulé pour qu'il puisse dire, à son tour. La parole manquante se faisait parole présente, audible, spontanément reconnaissable en tant que propriété soudaine et de longue date, mais jusque-là ensevelie, hors d'atteinte. Pas une parole nouvelle : une parole restituée. Une parole qui ne ressemblerait qu'à un souffle, mais qui s'engouffrerait là où se respirer, c'est trop souvent respirer l'image que les autres vous renvoient de vous, avec son odeur de renfermé, *de vie à l'étroit*. J'ai connu cette attente, dans ma jeunesse avide de lectures. J'étais un guetteur de subversion. J'épiais, dans un livre, la petite phrase, le bout d'aphorisme, la pensée de prime abord évidente, mais dont la combinaison verbale, terriblement hardie, inouïe, me mettrait dans l'état de tressaillir d'elle, d'en éprouver dans toutes mes fibres la qualité hérétique. J'avais l'impression que cette parole, avec son air de hasard, me venait comme une nécessité. Elle m'avait habité en inaccessible, en intraduisible, et quelqu'un m'en faisait don comme un moment de ma vérité oubliée, ou méconnue, ou perdue. Parmi ceux que la puissance du langage peut encore atteindre, il y a deux catégories : les uns n'osent pas se dire

ce qu'ils sont, les autres ne le peuvent, faute de moyens. Je sais ce qu'il en coûte d'être trop longtemps des uns et des autres. Peut-être une forme de névrose...

Ce livre est écrit en pensant à ceux qui surent me faire confiance pour leur avoir apporté non point la parole utile à leur plaisir de lire, mais la parole touchant à leur conscience de vivre. J'ai de la gratitude envers ces gens. Sans eux, je n'existerais pas. J'en serais resté à mon statut de scribe rebutant, asocial, maniaque de lui-même, de ses démêlés avec son moi. Bref, tout au plus un objet de curiosité aux yeux de la critique mondaine et inconséquente. Au commencement, j'étais un auteur égocentrique, fort en distorsions, tenant ces dernières pour les conséquences pathologiques d'un débordement toujours différé. J'écrivais en possédé, je côtoyais un monstre, il fallait bien, pour ne pas être insupportable à moi-même, que je le fusse à autrui. Ce que j'étais de si différent, de si dangereusement « louche », cela, de toute évidence, ne devait ni ne pouvait regarder personne. J'écrivais pour me grandir de ce qui me dépassait, ou pour m'arracher à mon trop de non-dit. Et je n'imaginai pas que cette empoignade avec mon inadaptation au monde pût aller au-devant de ceux dont semblaient me séparer tant de frontières. Je serais toujours, à leurs yeux, un étranger, sans être, pour autant, un exclu. Certes, on irait jusqu'à m'aimer. Mais pas au point d'accueillir mes mots en l'intime de soi. C'est du moins ce que je croyais, en ce temps-là. Je me trompais, partiellement. Pendant longtemps, j'allai de l'avant, mû par un géant (un demi-dieu), du dedans, le Verbe. Je me sentais irrésistible. Je piétinais tout sur mon passage, les amitiés encombrantes, voire les

amours, à court terme brûlantes, à long terme nuisibles. Nuisibles à l'écriture, s'entend. Rompre, c'était choisir l'art contre les sentiments, surtout leurs serments. Puisque j'étais le mystique impie d'une certaine idée de la littérature, on en paierait le prix, autour de moi. Je m'en souviens, j'étais horrible, par bien des aspects, vus par les esthètes, ou les doux.

Écrire me donnait de la puissance, de l'ivresse, de l'insensibilité à ma douleur et à celles que je causais. J'adhérais à mon pire sensoriel, le meilleur pouvant attendre. Ce que je voulais c'était du matériau, vivant ou mort, pour le livre. Je foisonnais de signes de démolition, de symptômes de priapisme, tous solidaires. J'étais un chantier indescriptible, où s'agitaient des mots qui taillaient la chair plutôt que la pierre et qui élevaient en oblique des tours aléatoires.

Après cette transe, je devenais presque bon, presque naturellement. Je m'étais offert à l'Écriture, jusqu'au vertige. Je m'étais explosé dans ses sonorités. Le reste, c'était comme une douce retombée d'humanité. Une sorte d'hébétude disponible, attentive, par décompression, à la familiarité d'un lieu, ou à la proximité d'un être. D'ailleurs, comme homme, on me trouvait le plus souvent « ouvert ». Je l'étais, probablement. En m'immergeant dans mon pire, je n'y avais pas vu que du pire. J'y avais vu aussi de l'innocence. Le bizarre était que l'un et l'autre semblaient mêlés et en somme interdépendants. Je ne serais jamais manichéen. C'est surtout dans les années soixante-dix que mon écriture traita des gros problèmes que j'avais avec mon insatiableté. Que faire de tous mes extrêmes, comment les maintenir dans la fécondité de mon fou, sans pour autant qu'ils

en perdent leur qualité destructrice, tragique ? Je n'avais pas le choix. Ce serait fonder, ou me fracasser. Fonder d'accord, mais aux portes du Néant. Il n'y aurait personne de moins immortel que moi. La mort serait le pressoir de ma vie. Chaque instant vécu aurait valeur de jus. Tous mes livres antérieurs à 70, je m'aperçois aujourd'hui que c'était de l'écriture en formation, géologiquement parlant. Des soulèvements de croûte, des surrections, des subsidences, du « rififi » dans les strates. Des mouvements convulsifs de la pensée, grossièrement inauguraux. Je ne reconnais à ces livres que leur qualité de passage obligé de l'inconscient grondant au conscient textuel. Je ne les renie pas, loin de là. Je les aime pour leurs audaces, malhabiles, leurs transgressions, fumeuses, leurs intuitions, désordonnées, certainement pas comme écriture accomplie, ou en voie d'accomplissement. Ce sont de mauvais livres porteurs d'une vérité renversante. Ils étaient sans doute importants, mais comme une éruption peut l'être. On la regarde sans toujours comprendre. On voit le jaillissement. Ce qu'il y a dessous, c'est autre chose. Moi-même, je ne savais pas. Il y a plus bas que le cratère. Curieusement, ces ouvrages furent les plus médiatisés. Des gens célèbres me découvraient. J'étais un « cas ». Un romancier et poète renommé commençait ainsi son « papier » dans *Le Figaro* : « Ce livre (*La Terre infestée d'hommes*) est le lieu de toutes les abjections. » Ensuite, il avouait sa fascination, le plaisir suspect — frisson mondain ou non — qu'il avait pris à fréquenter mon « malfamé ».

Écrire me plongeait la tête dans mes entrailles. Puis, c'est tout le corps verbal qui suivant, accroupi, ou agenouillé en

elles. À ce prix, j'avais droit à une Muse, de noir vêtue. Mon corps verbal était un contorsionniste, dans mon corps charnel. Il le fallait, en raison des méandres. Mes tripes étaient les épousées de mes mots. Je ne vous raconterai pas ces noces. C'est déjà fait. Elles se *sentent* plus qu'elles ne se narrent. Cette œuvre a une odeur. Elle se lit par les narines autant qu'avec les yeux, me disais-je.

Ainsi peut s'ébaucher un destin, une fois n'est pas coutume. J'ai dû souvent adjurer mon insensé de me fournir du sens, quand mes acharnements n'y suffisaient pas. L'insensé n'est pas munificent de nature. Il faut le convaincre, le séduire, voire le brusquer. Sinon, il vous renvoie au cartésianisme qui, lui, a du sens à revendre. Finalement, mon insensé s'est lassé de mes harcèlements. Il a écouté ma prière, pris en compte mon opiniâtreté. Aujourd'hui, j'écris avec du sens qui revient de loin. Du gouffre où la science, sans répit, exile la parole qu'elle n'aime pas, qui n'est pas la sienne. Autant dire que mon sens n'est pas le bon. Qu'il n'a pas la cote. Mais son fond n'est pas mauvais non plus. Il y a du sens bon dans ce sens mauvais.

On comprend mieux ma gratitude envers la lectrice, le lecteur. Au lieu de fuir mon inclémence, ils s'y sont aventurés. Ils m'y ont rejoint. Ils m'ont tiré vers le partage, la communication. J'en apprenais, des choses, grâce à eux. Par exemple que je n'étais pas seul avec mes vieux démons. Mon exploration éperdue du monde sensoriel, et ce que j'en faisais, ils s'y retrouvaient. Comme moi, ils étaient hantés par cette interrogation, parmi d'autres : quel rapport entre le langage et notre obscure revendication d'une identité ? Et puis, mon écriture traitait des gros problèmes que

j'avais avec mes appétits, les lyriques, les contrariés, les inapaisables. Ça ne pouvait leur être totalement étranger. Du même coup, mon JE se ramifiait en NOUS. Je m'étais cru inextensible aux autres. C'était oublier que je contenais aussi la différence des autres. L'écriture était le timbre d'une vie pouvant produire sa résonance ailleurs que dans cette vie. Enfin, je faisais un peu de bien à quelques-uns. « Bien », ce n'était vraiment pas le mot. Un bien sorti d'un mal, ou d'un enfer, ou d'une outrance, ça vous a un air étranger, ni douceâtre ni insidieux. C'est dans les profondeurs qu'il agit. Il remue la stagnante taciturnité de l'être. Une sensation confuse devient une sensation forte, dotée d'une parole, identifiante pour celui qui la reçoit. L'écrit et le lu se rencontrent sur un terrain commun, la puissance du langage. Il n'y eut, dans ma vie d'écrivain, plus belle émotion que celle-là : donner.

J'avais beaucoup soliloqué. Jusqu'à cette découverte majeure : mon soliloque était divisible par deux. Une moitié, ou à peu près, pour moi, une moitié pour toi. Les fertiles dialogues commencent ainsi : par une cassure de soliloque. Dialoguer, c'est consentir à ce que mes mots ne m'appartiennent plus qu'en partie. Mon soliloque avait du bon, jusqu'à un certain point. Au-delà, c'est l'œuvre de celui ou de celle que j'écoute. Il n'y a de dialogue mémorable que comme faille désirée, dislocation du tas de mensonges sur soi-même. Dans les replis, les renforcements de la chair, les oubliettes du désir, des mots surgissent qui font chanceler la carcasse. La faille s'élargit en quasi-béance. La censure colle à la pensée. Une violence l'en décolle, la bonté catastrophique des trouées de ténèbres. Finis les petits dogmes,

credos et *a priori* englués dans le conditionnement. On respire, jusque dans les goulets. J'aime les dialogues de ventre à ventre, plus que de tête à tête. La raison partie, la vérité danse. Quoi de plus vrai qu'une vérité qui saute par-dessus ses ankyloses, ses prothèses intellectuelles? Elle danse la danse de l'oser-dire, donc de l'oser-être. Certes notre être complexe a des pieds de plomb, enclins à s'enfoncer, dans la vase silencieuse. Et voilà que soudain, grâce aux mots, des jambes en sortent, rythmiques, déliées. La complexité se déhanche, livre ses secrets de sveltesse, de libération. Le corps verbal se détache du corps immobile, absorbé dans son mal-vivre : la descendance prostrée de Dionysos, anesthésiée par des siècles de soumission à l'esprit cadastral. Dans les dialogues, trop de boucliers, trop d'armures protègent la pensée de son authenticité. On se parle non pour agrandir sa conscience, mais pour la confirmer dans ses peurs, ses limites, le confort de savoir ce qu'elle sait, au lieu qu'elle se porte au-delà de ce qu'elle sait. Si le dialogue n'est pas une aventure dans l'inconnu, alors, il n'est qu'une conversation dont on connaît d'avance les moyens et les fins. Nous n'irons pas plus loin que ce que nous croyons que nous sommes. Nous ne sommes pas assez, mais il vaut mieux ne pas quitter les chemins balisés où nous nous résignons à ne pas être plus que ce pas assez. Quant à être trop, n'y songeons pas. C'est tellement dangereux, et c'est contre-indiqué pour les lois de l'équilibre, si chers à la spiritualité moderne et triomphante.

Comme c'est bon, un dialogue de ventre à ventre. Pour moi, c'est presque toujours un événement, sur fond d'émotion durable. Soudain, les mots s'emploient là, dans les

Marcel Moreau

•• Morale des épicientres

Morale des épicientres : on dirait le récit d'une vie, sauf qu'ici, c'est la vie des mots se racontant à ma vie, mais c'est la même chose. Simplement, les mots en disent un peu plus sur ce que fut cette vie, sa véritable

Né en Belgique, Marcel Moreau est révélé en 1963 par *Quintes*. Quarante-quatrième livre de cet auteur culte, *Morale des épicientres* est enrichi de nombreuses lettres inédites et passionnantes d'Anaïs Nin.

histoire, une relation tectonique entre la puissance du langage et les revendications du corps. D'où cette écriture de tremblements (de l'être). Sans elle, je n'eusse pu maintenir en haleine, depuis toujours, ma passion de la liberté. Il n'y a pas de secret : c'est le corps verbal dans le corps charnel qui crée ce mouvement inlassable des ondes de choc, devenu un mode de connaissance et sa nécessité. Trop de pensées

prétendant, par la raison, nous délivrer de nos chaînes, se posent sur un socle, s'y fixent, alors que c'est à danser longuement qu'elles devraient s'exercer. Slogans et idoles, que de misères grégaires, au quotidien...

Dans Morale, j'évoque la visite (1995), de Mme G. el D., maître de conférences à l'université d'Alexandrie. Elle porte le voile, me parle avec feu de mes livres, me stupéfie (je songe à la condition de la femme musulmane). N'y tenant plus, je lui demande : « Mais, madame, vous avez dû être secouée ? » Elle répond doucement : « Mais, monsieur, nous avons besoin d'être secoués. » L'Émotion...

Marcel Moreau

DENOËL

B 25595.2  04.04
ISBN 2.207.25595.6
22 €

